

Ineke Phaf-Rheinberger

L'impossibilité d'une Révolution caraïbienne: Curaçao et Venezuela (1795-1817)¹

Les livres sur la Révolution et l'Indépendance d'Haïti omettent souvent le fait que les événements depuis 1791 ont eu un effet direct sur les régions environnantes. On peut en effet se demander pourquoi il n'y a pas eu une révolution dans toute la région après l'abolition officielle de l'esclavage par la Convention nationale à Paris en février 1794. Au contraire, quand le Congrès des États Américains s'est réuni à Panama en 1826, il était clair que le point de départ de l'indépendance d'Haïti était en dehors de toutes les considérations diplomatiques du moment. Pour éviter un éclat avec les pays participants – Grande Colombie (Colombie, Équateur, Panama, Venezuela), Pérou, Amérique Centrale, Mexique – ainsi qu'avec les observateurs des États-Unis, d'Angleterre, et des Provinces Unies, tous trois pays indépendants mais n'ayant pas aboli l'esclavage, aucun représentant d'Haïti ne fut invité.

Pourtant, l'histoire nous enseigne aussi qu'il existait dans toute la région Caraïbe une extrême sensibilité pour tout ce qui concernait la modification des conditions du travail des esclaves. Pour illustrer cette situation, je présenterai quatre événements concrets: la rébellion à Coro, une cité sur la côte du Venezuela; la rébellion à Curaçao, l'île près de Coro dans la mer Caraïbe; la conspiration de Manuel Gual et José María España à La Guaira, le port de Caracas; et l'exécution de Manuel Piar, l'un des généraux les plus fameux de l'armée libératrice de Simón Bolívar, dans la cité d'Angostura en Guyane vénézuélienne. Tous ces faits eurent lieu entre 1795 et 1817. Je décrirai les circonstances précises de ces événements avant de les situer dans leur contexte concret et de discuter finalement de leur importance tant pour la situation d'Haïti que pour le présent.

¹ Ce travail n'aurait pu être réalisé sans l'aide précieuse de Jean-Paul Gaudillière (Paris) et Sylvie Mutet (Potsdam). Ils m'ont aidé à clarifier mes idées et à rendre mon texte plus intelligible.

1. Les événements à Coro, à Curaçao, à La Guaira, à Antofagasta

Dans la nuit du dimanche 10 mai 1795, environ trois cents esclaves célébrèrent une fête – un *fandango* – dans le moulin à sucre de l'hacienda «Las Macanillas» (sans propriétaire) dans la plaine de Curimagua à peu de distance de Coro. Ils la poursuivirent plus tard à «El Socorro» (propriété de José Tellería) où ils proclamèrent «la Loi des Français», c'est-à-dire la libération des esclaves. Attaquant la maison du propriétaire, ils assassinèrent un invité mexicain, José María Manzanos, et blessèrent gravement Ildefonso Tellería, le fils de José Tellería. Après quoi ils saccagèrent les haciendas «Barón», «La Magdalena» et «Sabana Redonda», y mettant le feu et pillant les maisons.

Au petit matin du 11 mai, les révoltés s'en retournèrent à «El Socorro». Pendant ce temps, le jeune Manuel de Urbina, fils du propriétaire de «Sabana Redonda», s'était échappé à Coro avec l'objectif d'informer ses habitants du désastre. Le responsable judiciaire de Coro appela immédiatement des milices armées pour défendre la cité contre une possible attaque et pour préparer la répression systématique de la révolte. Il se dépêcha d'envoyer un message au Gouverneur et Capitaine général Pedro Carbonell à Caracas, disant que les révoltés refusaient de payer les impôts et tributs royaux, voulaient assassiner tous les blancs et s'approprier leurs femmes. La révolte ne dura pas plus de deux jours. Le commandant de la révolte, José Leonardo Chirinos,² fut fait prisonnier le 28 juillet et exécuté à Caracas le 10 décembre de la même année.

Le second événement eut lieu dans la plantation «Kennepa» (propriété de Caspar Lodewijk van Uytrecht) à Curaçao. Il y eut aussi une cérémonie pour préparer la révolte parce qu'on parle dans les documents officiels d'une «awa juramentu», d'une boisson préparée pour l'occasion et bue par tous les participants. Au petit matin du 17 août 1795, les quarante ou cinquante esclaves de la propriété rurale «Kennepa», à Bandabou, refusèrent de se mettre au travail. Le propriétaire envoya immédiatement son fils au Gouverneur de Veer à Willemstad pour l'informer de cette catastrophe. Celui-ci organisa des groupes d'hommes armés pour défendre la cité. Malgré le soutien d'esclaves

2 On écrit aussi souvent «Chirino». Pour la cohérence de cet essai, je maintiendrai «Chirinos» comme nom de famille.

provenant d'autres plantations, la révolte fut tout aussi courte que la précédente, réprimée en quelques semaines. Son commandant, Tula, fut lui aussi capturé et exécuté dans le Rif (le récif) près de Willemstad, le 3 octobre.

Dans le cas de La Guaira, les choses sont un peu différentes. Le matin du 11 juillet 1797, Manuel Montesinos y Rico, un commerçant et propriétaire aisé de Caracas d'origine aragonaise, confia à son barbier Juan José Chirinos qu'il participait à une conspiration qui devait éclater à La Guaira le 16 juillet et visait à fonder une république comprenant les six provinces du Venezuela, et à abolir les tributs et l'esclavage. Montesinos révéla que les dirigeants étaient Manuel Gual et José María España. Chirinos – un officier du Corps des Hommes de Couleur («pardos») – répéta cette conversation à ses collègues soldats, qui entrèrent en consultation avec des officiels du gouvernement espagnol. Deux jours après, on capturait déjà Montesinos, mais Gual et España réussirent à se réfugier aux Caraïbes. José María España s'échappa pour Curaçao et ensuite pour la Guadeloupe. Après son retour clandestin à La Guaira, il fut découvert, fait prisonnier et exécuté le 8 mai 1799. Gual chercha asile via Curaçao, la Guadeloupe et la Martinique à Trinidad, où les agents du gouvernement vénézuélien l'empoisonnèrent le 25 octobre 1800.

Le quatrième événement dramatique eut lieu à Antofagasta, à cinq heures de l'après-midi du 17 octobre 1817. Il s'agit de l'exécution du général Manuel Piar, né à Curaçao. Il avait vécu à La Guaira comme jeune homme avec sa mère, la sage-femme de l'épouse d'España. Avec son mari Fernando Piar, cette sage-femme avait donné asile à Gual et España à Curaçao en 1797. Pour cette raison, on peut supposer que son fils Manuel était au courant des événements de La Guaira et Caracas, ce qui constitua sans doute un motif essentiel de son engagement au sein du mouvement pour l'indépendance de l'Amérique espagnole, pour lequel il perdit la vie un an avant que Bolívar ne proclame la République du Venezuela dans cette même cité d'Antofagasta, le 20 novembre 1818.

Tous ces hommes exécutés voulaient obtenir une amélioration du statut social des gens de couleur. Le fait qu'il s'agissât d'une question très sensible est indiqué par la fonction de démonstration publique donnée à l'exécution des verdicts. Les exécutions des condamnés à mort furent organisées de la façon suivante. José Eduardo Chirinos et,

deux années plus tard, José María España furent pendus à la potence par le même bourreau, Agustín Blanco, à onze heures du matin, sur la place centrale de Caracas. Les corps furent exposés en spectacle pour les badauds pendant plusieurs heures. Ensuite, dans l'après-midi, Blanco écartela les corps en coupant mains et tête, qui furent envoyées sur les places publiques de Coro et La Guaira. Dans le cas de Tula, le verdict fut extraordinairement cruel; on l'attacha sur une croix, lui rompit les os, lui brûla le visage et finalement lui coupa la tête pour l'exposer publiquement sur le Rif. Piar fut le seul dont on laissa le corps intact. Après son exécution par les armes, les troupes vinrent défilier devant son corps avant de l'enterrer dans le cimetière d'Antofogasta, aujourd'hui Ciudad Bolívar.

2. La relation entre les quatre événements

La première impression est que les révoltes de Coro et Curaçao ressemblent à de nombreuses révoltes locales de l'histoire coloniale de l'Amérique. Pourtant, il existe une série d'indications qui suggèrent l'existence d'une stratégie et une vision plus ample. L'indépendance des États-Unis et la guerre qui s'en est suivie avec l'Angleterre étaient largement connues. Une légion d'environ 2 000 affranchis de Guadeloupe, Martinique, et Saint-Domingue participa aux batailles sous les ordres du Major Général le Vicomte François de Fontanges en 1799. François Rigaud et le futur roi d'Haïti, Henri Christophe, comptaient parmi eux. Pour ces hommes, le premier objectif de la Révolution d'Haïti était l'égalité entre hommes de couleur et blancs ainsi que l'abolition de l'esclavage. Cet objectif était un fait tellement extraordinaire qu'il ne pouvait pas rester caché. L'historien Jacob Price (1991 : 269) constate que les contacts commerciaux et maritimes entre les pays de la région Caraïbe fournissaient la base d'une communauté informelle indépendante de tout relais officiel. Les possessions hollandaises de Curaçao et St. Eustache étaient des étapes essentielles de ce circuit, Curaçao en relation avec les ports du Venezuela et St. Eustache avec les États-Unis. Les corsaires français colportaient les nouvelles partout; ce qui explique que, dans les documents officiels des révoltes, la «Loi des Français» figure comme un trope.

3. Coro

José Leonardo Chirinos était un *zambo*, le fils d'un esclave noir, Goatú ou Juan Cruz, et d'une femme amérindienne, Cándida Rosa. C'est-à-dire qu'il naquit libre, parce que le statut de la femme décidait du statut des enfants. Sa mère appartenait à la tribu des *caquetíos*, qui possédaient des droits spéciaux depuis les premiers temps de la colonisation espagnole. Ils étaient exonérés de tributs et ne pouvaient pas être réduits en esclavage. Le nom de famille Chirinos dérivait du fait que son père avait été esclave de la famille de Manuel Chirinos, un avocat et commerçant. Mais, parce que José Leonardo avait épousé la mulâtresse María Dolores, l'esclave cuisinière de José Tellería, il travailla après son mariage pour ce propriétaire de «El Socorro» pendant que ses quatre fils naissaient esclaves dans cette même maison.³

Tellería voyageait beaucoup dans les pays environnants comme Curaçao et Haïti pour vendre des mules et des cuirs. Il était le plus souvent accompagné par son serviteur préféré, José Leonardo. De plus, le 31 mai 1789, le roi bourbon Charles IV proclama à Aranjuez la Cédule royale, qui améliorait considérablement la situation des esclaves dans l'Amérique espagnole.⁴ Cette cédule ne fut pas appliquée au Venezuela, où elle se transforma en un mythe. Dans la région de Coro, il y avait un griot et guérisseur du nom Cocofío qui entendait propager la vérité sur le code dans toutes les propriétés rurales (Quintero 1996 : 121-122).

La cédule était aussi connue dans la cité de Coro où vivait un autre homme libre, José Caridad González, qui avait voyagé en Espagne. Il affirmait qu'à Madrid il avait vu de ses propres yeux le roi et la cédule. González, un ami proche de José Eduardo, était très populaire parmi les *loangos* de Coro parce qu'il avait obtenu la promulgation d'une autre cédule qui leur concédait des titres. Il était donc considéré comme le protecteur des *loangos*, c'est-à-dire des gens qui étaient arrivés à Curaçao d'Afrique pour être vendus comme esclaves. Dans de nombreux cas, les agents les convainquirent de se réfugier à Coro parce que le gouvernement vénézuélien proclamait chaque homme esclave des Antilles néerlandais libre sur son territoire. À la faveur de

3 Bonifacio 1777; María Biviana 1778; José Hilario 1783; Rafael María 1787.

4 Le texte de la Cédule royale est reproduit dans Acosta Saignes (1984 : 380-388).

ce règlement, il se créa à Coro un quartier de *loangos*, le Quartier Guinée («Barrio Guinea») qui était fameux pour ses fêtes à tambours.⁵

Les *loangos* constituaient un lien avec Curaçao, le principal dépôt des esclaves à vendre dans l'Amérique espagnole. Dans le Quartier Guinée, où González vivait, on parlait papiamentu. González espérait être nommé capitaine du bataillon des *loangos* qu'il avait formé. Mais, malheureusement pour lui, le gouverneur Pedro Carbonell refusa de lui concéder ce grade. En dehors du fait qu'il ait été l'ami de Chirinos, il n'existe aucune preuve démontrant que González ait été chargé de diriger l'insurrection à Coro après la proclamation de la révolte dans la plaine de Curimagua. Mais les fonctionnaires le croyaient toutefois très dangereux à cause de ses contacts avec La Guaira et les corsaires français. On soupçonnait un complot pour prendre Coro, et ensuite La Vela et Maracaibo. Ceci explique que González ait été assassiné sans aucun procès deux jours après le 10 mai.

L'historien vénézuélien Ramón Aizpurua (1993) a étudié les dynamiques de contrebande mentionnées par Jacob Price. Coro s'intégrait à une zone côtière qui s'étendait de la péninsule de Paraguaná jusqu'à la rivière Unare, une zone exposée au commerce avec l'Europe et avec les Antilles. La Vela-Coro et La Guaira-Caracas étaient les deux ports qui dominaient l'exportation des produits du marché interne des provinces. Aizpurua a montré la rivalité entre la Compagnie Guipuzcoana – compagnie officielle d'Espagne possédée par des basques – et les Antilles néerlandaises. Selon son analyse, les Hollandais étaient les maîtres absolus de la contrebande dans la région, et ils faisaient une séparation entre 1) le «Giro Caraïbes», le voyage entre les îles des Caraïbes ainsi que vers les États-Unis; et 2) le «Giro Reducido» vers les îles plus proches du Venezuela, aussi appelé le «Giro Mulero».

Il est possible que cette circulation ait eu un impact sur les visions de Chirinos. De toute façon, il déclara devant la justice de Caracas que les propriétaires conspiraient avec les corsaires français, un fait particulièrement intéressant à la lumière des événements de La Guaira en 1797. En outre, José Leonardo avait une grande expérience, par son

5 On ne sait pas exactement ce que signifie *loango*. Il est probable que cette expression fasse allusion à la région côtière de l'Afrique de l'Ouest qui appartient aujourd'hui au Congo et au Mali. Plusieurs fois, on désigne aussi Mina, la forteresse São Jorge da Mina, comme possession hollandaise.

travail dans les milieux commerçants de la région, le père de Tellería ayant été fonctionnaire de la Compagnie Guapuzcoana à Coro.

4. Curaçao

De même, les documents sur la révolte des esclaves à Curaçao parlent d'une conspiration pour occuper l'île, assassiner les propriétaires, et abolir l'esclavage. Apparemment, il y avait une participation de toutes les couches de la population locale: les nègres et mulâtres esclaves, les nègres et mulâtres libres, et les «petits blancs». Les esclaves étaient au courant de la situation en Europe, ce qu'on peut déduire du témoignage écrit du prêtre Jacobus Schinck, adressé au gouverneur de Curaçao. Le père rapporte une conversation avec le dirigeant Tula dans la nuit du 19 août. Tula lui dit:

Nous sommes trop maltraités, nous ne voulons faire mal à personne, mais nous cherchons notre liberté. Les nègres français ont obtenu leur liberté. Les Pays-Bas sont occupés par les Français, nous devons être libres ici aussi.⁶

Le témoignage de Schinck est très important. Tous les membres du gouvernement hollandais dans les Antilles étaient protestants et l'entrée dans cette Église était interdite aux esclaves. Seuls les catholiques étaient prosélytes et, dans de nombreux cas, ils prêchaient dans leur propre langue, le papiamentu.⁷ Par conséquent, les esclaves devaient avoir plus confiance en un prêtre qu'en un représentant du gouvernement, d'où la familiarité relative de Tula avec Schinck. On le voit aussi dans la suite du journal de Schinck. Tula attendit jusqu'à ce que tous les autres militants aient abandonné la chambre pour poursuivre sa conversation avec Schinck: «Mon Père, la proclamation de la liberté française a servi à nous tourmenter; quand on punissait l'un d'entre nous, on lui disait toujours: tu cherches la liberté toi aussi?».⁸

6 «Wij zijn al te zeer mishandelt, wij zoeken niemand kwaad te doen, maar zoeken onze vrijheid, de fransche negers hebben hunne vrijdom bekoomen, Holland is ingenomen door de franschen, vervolgens moeten wij ook hier vrij zijn» (Paula 1974 : 268).

7 Un message destiné aux Chrétiens par Monseigneur Niewindt en 1833 est la première publication en papiamentu (*Prefecto Apostolico* 2002).

8 «Heer Pater, de fransche vrijheid heeft ons gediend tot torment; als jemand van ons gestraft wierd, wierd hem telkens tegengeworpen: gij zoekt ook uw vrijheid?» (Paula 1974 : 269).

Ces fragments sont les seules reproductions connues de phrases de Tula parce qu'il n'existe pas de document de son interrogatoire par la justice. En tout cas, Schinck lui répondit que Curaçao n'avait pas de montagnes assez confortables pour s'échapper ou cimarroner comme à Saint-Domingue ou sur le continent, montrant ainsi qu'il savait – comme Tula – ce qui se passait en ces autres lieux. Dans ce contexte, il est important de savoir que le surnom de Tula était Rigaud, d'après le nom du général André Rigaud (Joseph Benoit, 1761-1811), un mulâtre né dans Les Cayes et fils d'un aristocrate français et d'une négresse ayant suivi une formation professionnelle comme orfèvre à Bordeaux. Après avoir combattu comme volontaire dans les troupes françaises pour l'indépendance des États-Unis, Rigaud fut l'un des généraux de l'armée des affranchis à Saint-Domingue à partir de 1791. Les documents mentionnent que Rigaud avait écrit une lettre à Tula mais n'en reproduisent pas le texte. Rigaud avait-il établi des contacts avec les esclaves des environs, en particulier les esclaves de Curaçao, au moment de la crise et des rivalités avec Toussaint Louverture?⁹

Pour comprendre les propos de Tula, on doit aussi prendre en considération la situation européenne. Les Français avaient envahi les Pays-Bas durant l'hiver 1794 et, après la fuite du *stadhouder*, les Hollandais proclamèrent la République Batave le 20 janvier 1795. Cette République Batave était liée à une république qui avait aboli l'esclavage par décret officiel. Il n'existe pas de portrait de Tula, mais on le qualifie toujours de nègre dans les documents officiels, ainsi que son frère Nicolaas van Spransa. On ne connaît rien de plus sur l'origine des deux frères, seulement qu'on avait besoin d'un traducteur (sans préciser pour quelle langue) pour pouvoir les interroger. Deux autres dirigeants de la révolte, Bastiaan Carpata et Louis Mercier, étaient des esclaves du capitaine de la marine Albert Kikkert, qui joua un rôle important dans l'arrestation des chefs du complot. Les documents mentionnent souvent la présence de frégates de diverses nations, qui peuvent avoir eu un rôle particulier dans ce scénario.

9 «He was opposed to slavery, but believed in the caste system and wished the mulattoes to be the dominant caste. He established in the South Province a mulatto dictatorship. White men were barred from holding public office; blacks serving in the army could not advance beyond the rank of captain» (Korngold 1965 : 117). Voir aussi James (1963 : 181-185).

5. La Guaira

Dans le cas de la conspiration de La Guaira, deux hommes ayant des positions officielles furent reconnus responsables. Manuel Gual était un capitaine à la retraite et le fils d'un officier qui avait défendu le port de La Guaira contre les attaques des Anglais en 1747. España occupait la fonction de sergent de la justice de Macuto, près de La Guaira, et était propriétaire d'une hacienda produisant du cacao. La conspiration a été planifiée. Pedro Grases (1978) reproduit quelques documents trouvés à la maison d'España de La Guaira: les ordonnances de la conspiration, un manifeste aux habitants de l'Amérique espagnole, une chanson américaine, une carmagnole américaine, et une traduction des Droits de l'Homme et du Citoyen avec un discours préliminaire destiné aux Américains. Le volume de Grases est important parce qu'il clarifie l'histoire de la traduction de la Déclaration des Droits de l'Homme. Antonio Nariño fut le premier à en traduire une version abrégée à Bogota à 1793, mais il a lui-même détruit non loin de la totalité des 1 000 exemplaires. La diffusion réelle eut lieu quand la traduction de Juan Bautista Picornell arriva d'Espagne, pays dont il était exilé pour avoir tenté de proclamer la République. Cette Déclaration fut très bien reçue dans La Guaira et eut un effet immédiat sur les plans de Gual et España.

Les deux hommes appartenaient à la catégorie des *criollos*, des blancs nés dans la colonie ayant des ancêtres espagnols. L'historien Héctor García Chuecos (1949) rapporte qu'il régnait une atmosphère particulièrement égalitaire dans La Guaira, au point que les commerçants espagnols, les trois ingénieurs de la place, tout le corps d'artillerie, et aussi le prêtre de l'église étaient sympathisants de la conspiration. Il existait aussi une curiosité extraordinaire pour les nouvelles de France et des colonies françaises. Comme Montesinos l'avait révélé à son barbier, beaucoup de personnes blanches et mulâtres («pardos», «morenos») aspiraient à l'égalité sans pour autant insulter la religion. Instaurer une propriété commune des biens terrestres, sans impôt sur le tabac, le libre commerce et la possibilité pour les hommes de vivre ensemble comme des frères était leur but, et c'est précisément dans cette dernière idée que résidait leur erreur. Les trois miliciens *pardos* – Juan José Chirinos, Francisco Javier de León, et Juan Antonio Ponte – furent félicités comme serviteurs du roi pour avoir trahi la conspira-

tion. Ils reçurent une augmentation de salaire, une décoration et l'attribution du droit de s'intituler «don», ce qui signifiait qu'on les considérait comme des blancs, une amélioration considérable de leur statut social.

6. Antofagasta

Après son retour de La Guaira à Curaçao, durant l'invasion anglaise de 1803, Piar était favorable à la cause française. Il vécut de 1804 à 1810 en Haïti, c'est-à-dire qu'il s'établit dans le pays immédiatement après l'indépendance. Piar était un ami du président de la République du Sud, Alexandre Pétion, un mulâtre, qui avait distribué des terres aux petits paysans. Piar était dans Les Cayes durant la visite de Miranda en Haïti et intervint aussi pour assurer les contacts entre Pétion et Simón Bolívar. Il n'existe pas de documents donnant des détails sur la vision politique de Piar. Mais sa popularité parmi les soldats était très grande. Il s'identifiait aux conditions des gens de couleur et la justice sociale était l'une des raisons de son intérêt pour Bolívar. On le voit par exemple dans ses notices préparatoires pour le congrès de Panama où il mentionne qu'on ne doit plus avoir peur du «monstre terrible» qui a dévoré l'île de Saint-Domingue et que la différence d'origine et de couleur perdront de son influence et de son pouvoir (Bolívar 1994 : 184). Le conflit entre Piar et Bolívar était autant un conflit sur la situation stratégique qu'un conflit ayant pour racines les différences d'origine sociale. On publie encore aujourd'hui des commentaires sur les rapports entre Bolívar et Piar dont on peut dire qu'ils ont été transformés en mythe sur l'obsession de l'origine.

Piar, enfant d'une mulâtresse de Curaçao et d'un Canarien, appartenait à la catégorie des *pardos* ou mulâtres. Il occupait simultanément une position supérieure parce que, dans quelques documents, il figure comme *don*. En outre, Piar avait épousé une femme blanche à Curaçao en 1799. Les suppositions sur son origine sont multiples. Comme il n'existe pas d'acte de naissance, on n'a, pendant longtemps, pas pu savoir si Piar était issu du mariage de ses parents ou bien s'il était un enfant adopté et le fils illégitime d'un prince portugais et d'une dame de la haute société de Caracas. Les rumeurs sur son origine étaient tellement répandues que Bolívar les mentionne dans sa déclaration contre Piar, dans laquelle il traite les actions de ce dernier de mons-

truosités (Bolívar 1994 : 68). Sans doute ses talents d'organisateur, ses idées stratégiques, et son caractère obstiné ont-ils contribué à la condamnation de Piar. Mais le fait décisif reste plutôt la condition des castes qui faisait que Piar ne pouvait pas se défendre d'une manière adéquate, une situation que Bolívar, dix ans plus tard, regretta profondément.

7. La signification contemporaine de ces événements

Quand on considère l'évidence des relations de Coro avec les Antilles Néerlandaises, il apparaît remarquable que dans la documentation officielle sur la révolte à Curaçao – mise à part la remarque indirecte de Schinck – on ne trouve aucune référence à Coro. Il y avait seulement trois mois de différence entre les deux événements et il est impossible que le gouvernement de Curaçao ait ignoré ces faits. En outre, dans les documents sur La Guaira, on ne mentionne jamais les deux révoltes antérieures de Coro et de Curaçao. Dans la documentation sur Piar, son séjour à La Guaira comme jeune homme occupe seulement un rôle marginal. Ni les fonctionnaires de l'époque ni les écrivains n'ont considéré comme important d'établir une relation entre ces événements. Nous connaissons aussi très mal ce que pensaient les dirigeants de ses conspirations en dehors de ce qu'ils ont dit sous la torture. Pourtant, on peut reconstruire la dynamique interne des événements d'une autre façon.

Dans tous les cas, la persévérance du mythe est surprenante. Il existe une chanson populaire préparatoire de la révolte de Chirinos avec accompagnement de tambour:

José Leonardo Chirino,
allons chercher la lumière,
et que cette chanson de croix
nous illumine la route.
Refrain: A na na na na na nay...

Je salue le bois saint
et ses fleurs et lumières.
La grande croix des carrefours
je la salue avec sa chanson.
Refrain.

Croix sainte, pouvoir divin.
Crucifix de Dieu,
donne au nègre le courage

pour changer son destin.
Refrain.

Très sainte Croix de mai,
Arbre de la rédemption,
donne à cette révolution
Ta bénédiction et protection.
Refrain.¹⁰

Il n'y a pas de preuve d'un contact direct entre Chirinos et Haïti mais, dans l'imaginaire littéraire, la relation entre la révolte de Coro et Haïti est un fait accompli. Francisco Herrera Luque, un écrivain bien connu au Venezuela, a dédié un chapitre à José Leonardo Chirinos dans *La historia fabulada* (1983). Il le présente sous la forme d'une pièce de théâtre avec pour acteurs José Leonardo, don Tellería, don Chirino, José Caridad González, et deux narrateurs. Dans la conversation entre les deux propriétaires, don Tellería et don Chirino, l'auteur suggère que Caridad ne peut pas être de Curaçao mais doit être plutôt un révolutionnaire haïtien qui prétend être de Curaçao. Il est naturellement au courant des événements à Haïti, tout comme de ceux concernant José Leonardo. Le narrateur dit qu'ils imitaient le commencement de la révolte à Haïti le 10 mai 1795 avec la fête préparatoire de «El Socorro». José Caridad parle l'espagnol avec un fort accent français, et Herrera Luque explique le mot *loango* d'une manière très originale:

Dans cette année 1795 vivaient dans la province de Coro deux cents esclaves qui pour s'être réfugiés à Curaçao obtinrent, conformant aux lois en vigueur, la liberté. On les appelait *loangos*, demi-langues, pour ne pas parler l'espagnol.¹¹

Tula est une figure constitutive d'identité dans la littérature, le théâtre, la poésie, les arts visuels et les traditions orales en papiamentu. Joce-

10 «José Leonardo Chirino./ Vamos a buscar la luz./ Y que este canto de cruz./ Nos ilumine el camino./ Estribillo: A na na na na na nay./ Saludos al madero santo./ A sus flores y sus luces./ A la gran cruz de las cruces./ le saludo con su canto./ Estribillo./ Cruz santa, poder divino./ Crucifijo del Señor./ Dótale al negro el valor./ Para cambiar su destino./ Estribillo./ Santísima cruz de mayo./ Árbol de la redención./ Dale a esta revolución/ Tu bendición y amparo./ Estribillo» (Cazorla 1995 : 7).

11 «Para ese año de 1791 vivían en la provincia de Coro doscientos esclavos, que por haberse fugado de Curaçao, según las leyes vigentes, adquirían la libertad. Los llamaban loangos, medias lenguas, por no hablar el castellano» (Herrera Luque 1983 : 285).

line Clemencia, dans son article «Katibu ta galiña» (L'esclave est une poule) cite une chanson populaire:

Lève toi, Tula, lève toi!
 Il fait déjà du soleil.
 Tu as dormi pendant un long temps
 dans ton hamac à Rif.
 Pardon, Tula? Qu'est-ce que tu dis?
 Parle haut pour mon peuple,
 parle! Sens toi libre de crier.
 Personne ne doit plus se cacher.¹²

On peut aussi visiter la maison natale de José María España à La Guaira, qui a été transformée en musée. Au Venezuela on le considère – avec Gual et Francisco de Miranda – comme l'un des précurseurs importants de l'indépendance. Les investigations sur la conspiration de Gual et España ont permis de réécrire l'histoire de la traduction de la Déclaration des Droits de l'Homme pour l'Amérique espagnole. Apparemment, dans les années turbulentes entre l'indépendance des États-Unis et celle de l'Amérique espagnole, l'exemple de Saint-Domingue/Haïti a accompagné la diffusion de ce texte radical, si significatif pour les événements politiques locaux.

Le mythe de Piar est lui aussi très persistant. Américo Fernández (2001) mentionne sa présence au théâtre, dans la poésie, l'existence de monuments dédiés à sa présence dans Ciudad Bolívar. L'anthropologue Yolanda Salas et Norma González Vilorio (1995) ont réalisé une recherche extrêmement intéressante sur l'interprétation populaire de Bolívar et Piar dans la vie quotidienne de cette ville. Elle distingue entre *bolivarismo* – la version officielle de l'histoire – et le *piarismo* – la version des marginalisés, qui est une interprétation populaire et critique de la version officielle.

La persévérance de ces mythes montre qu'aujourd'hui encore l'histoire régionale de la nation est sujette à des conflits. Une des raisons de ces tensions est sans doute l'absence d'une interprétation de l'histoire attribuant une place aux divisions de castes de la société coloniale. C'est justement au siècle des Lumières que l'on a commencé à considérer la société de castes comme un objet propre. Rena-

12 «Lanta Tula, lanta 'riba!/ Solo a sali basta ratur/ Ya b'a drumi muchu kaba/ Den bo hamaka riba Rif./ Ablif, Tula? Kiko bo disi?/ Papia duru pa mi tende./ Papia! Grita libremente./ N'tin nad'i skonde mas» (Clemencia 2001 : 441).

to Mazzolini (sous presse) résume dans son article les interprétations scientifiques de ce problème. Et María Concepción García Sáiz (1990) a publié un volume magnifique sur le développement du genre de peinture des castes qui montre le rôle unifiant de l'Église catholique. Science et art n'étaient pas tellement développés au Venezuela ou à Curaçao au temps des révoltes, mais on s'était bien approprié le problème. L'historiographie vénézuélienne distingue entre des visions politiques, sociales, ou psychologiques pour expliquer la complexité des circonstances. Ce n'est que dans le cas de Curaçao que l'on continue à considérer la révolte de Tula comme un fait isolé et sans dynamique intellectuelle propre.

L'isolement de Curaçao dans l'historiographie est aussi évident si l'on considère l'état des connaissances sur les amérindiens. José Leonardo Chirinos, ami des *loangos*, avait une mère *caquetío*, une tribu qui appartenait au royaume du légendaire Manaure, un cacique converti tellement populaire qu'il occupe un rôle fondateur dans *Cien años de soledad* (1967) de Gabriel García Márquez. Les *caquetíos* étaient une ethnie très orgueilleuse car elle était le seul peuple indigène de la région toujours exempté de tributs aux Espagnols. Parmi les *caquetíos* se trouvaient les habitants précolombiens des Antilles Néerlandaises comme le révèle les vers de l'œuvre *Elegías de varones ilustres de Indias* (1589) de Juan de Castellanos:

Ils n'ont pas de motivations pour poursuivre des querelles
causées par un caractère mal intentionné.
Les femmes sont extrêmement belles,
Et les hommes courtois.
C'est pourquoi ils
possèdent des conditions nobles et pacifiques.
Ils sont courageux pour la guerre
et leur langue est le *caquetío*.¹³

Castellanos était un ami de Juan de Ampié, le premier gouverneur espagnol de ces Îles des Gigantaux (Aruba, Curaçao et Bonaire), résidant à Hispaniola. Ampié conclut un traité de paix avec Manaure à l'époque de la fondation de la cité de Coro, Santa Ana de Coro, le 26 juillet 1527. Pendant ces années, Coro fonctionnait comme marché

13 «No tienen para qué formar querellas/ De natura por malas proporciones:/ Son las mujeres por extremo bellas,/ Gentiles hombres todos los varones:/ Por consiguiente son ellos y ellas/ De nobles y apacibles condiciones:/ Tienen para la guerra gentil brío/ y su lenguaje es el caquetío» (Phaf-Rheinberger 2001 : 471).

d'esclaves et centre du commerce de l'or. Même au moment où vivait Chirinos, la communauté des *caquetíos* avait conservé ses privilèges.

En conclusion, on peut suivre la trajectoire de ces quatre événements dans l'écriture historique et littéraire. Dans tous les cas, on trouve des références continues à la «Loi des Français» et éventuellement à Haïti. Les officiels espagnols et hollandais furent très sensibles à ces révoltes et conspirations. Ils n'ont toutefois pas pu éviter que les légendes continuent à voir ces faits dans un contexte plus ample. À partir de 1794, la décision d'organiser une révolte a été progressivement liée à la tentative d'instaurer un système de gouvernement propre. Les ports de la mer Caraïbe ont été pionniers dans leur quête visant à établir une société alternative à la société coloniale. Les effets du système des castes n'ont toujours pas disparu. De ce point de vue, l'histoire des monuments dédiés à la mémoire de ces hommes extraordinaires en est témoin. Juan Ramón Lugo (1995) rappelle les difficultés à présenter José Leonardo Chirinos comme une figure de la résistance contre les conditions coloniales et l'esclavage dans l'état de Falcón. Et Ieteke Witteveen (1995) relate les 35 années de lutte pour définir un concept adéquat pour le monument de Tula.¹⁴

Il semble que la discussion au niveau officiel et dans l'historiographie ait enfin commencé. J'espère que cet article contribuera à ce qu'on voie cette histoire dans un contexte régional en relation avec Haïti, comme on le fait pour les événements européens. Les investigations récentes sur ce sujet doivent être perçues comme partie d'une stratégie visant à renforcer les détails de l'impact de la Révolution haïtienne et à stabiliser sa présence contemporaine comme partie intégrale de l'Amérique.

14 Gloria Lowe a réalisé un vidéo-clip documentaire, *Desenkadena* (2000), sur le processus de construction de ce monument du sculpteur Nel Simon (Production: Leonard Henry, Third Horizon Foundation, Mijndensedijk 74, NL-3631 NR Nieuwersluis, Pays-Bas. Email: glorialowe8@hotmail.com).

Bibliographie

- Acosta Saignes, Miguel (1984 [1967]) : *Vida de los esclavos negros en Venezuela*. Valencia (Venezuela): Vadell Hermanos.
- (1986) : *Las ideas de los esclavos negros en América*. Caracas: Universidad Santa María.
- Aizpurua, Ramón (1993) : *Curazao y la costa de Caracas. Introducción al estudio del contrabando de la provincia de Venezuela en tiempos de la Compañía Guipuzcoana, 1730-1780*. Caracas: Academia Nacional de Historia.
- (1996) : «¿Insurrección de libertad o rebelión de independencia?». Dans: Rodríguez, Luis Cipriano, et al.: *José Leonardo Chirino y la insurrección de la serranía de Coro de 1795. Insurrección de libertad o rebelión de Independencia*. Mérida: Universidad de los Andes, pp. 211-216.
- Bolívar, Simón (1994 [1976]) : *Doctrina del Libertador*. Ed. por Manuel Pérez Vila. Caracas: Biblioteca Ayacucho.
- Cazorla, Simón (1995) : «Revolución y tambor». Dans: *Ágora. La Revista de Falcón*, 1.3 : 4-9.
- Clemencia, Joceline (2001) : «Katibu ta galiña. From Hidden to Open Protest in Curaçao». Dans: James, Arnold, A. (dir.): *A History of Literature in the Caribbean*, vol. 2: *English- and Dutch-speaking Regions*. Subeditors Vera M. Kutzinski/ Ineke Phaf-Rheinberger. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 433-442.
- Documentos de la insurrección de José Leonardo Chirinos* (1994) : Caracas: Fundación Historia y Comunicación.
- Fernández, Américo (2001) : *Manuel Piar: guerrero de mar y tierra*. Ciudad Bolívar: Tipografía Horizonte.
- García Chuecos, Héctor (ed.) (1949) : *Documentos relativos a la Revolución de Gual y España*. Precedidos de un estudio histórico-crítico del doctor Héctor García Chuecos. Caracas: Ministerio de la Educación Nacional.
- García Sáiz, María Concepción (1990) : *Las castas mexicanas. Un género pictórico americano*. Milano: Olivetti.
- González Batista, Carlos (1997) : *Documentos para la historia de las Antillas Neerlandesas. Fondo Registro Principal I*. Coro: Centro de Investigaciones Históricas «Pedro Manuel Arcaya».
- Grases, Pedro (1978) : *La Conspiración de Gual y España y el Ideario de la Independencia*. Caracas: Ministerio de Educación.
- Hartog, J. (1973) : *Tula. Verlangen naar vrijheid*. Curaçao: VAD.
- Herrera Luque, Francisco (1983) : «Chirinos». Dans: *La historia fabulada I*. Caracas: Pomaire, pp. 285-287.
- James, C. L. R. (1963 [1938]) : *The Black Jacobins. Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution*. New York: Vintage Books.
- Korngold, Ralph (1965 [1944]) : *Citizen Toussaint. A Biography*. New York: Hill and Wang.
- Lima, Blanca (1999) : «Coriano». Dans: *Museo Diocesano de Coro. Caquetío. Cerámica y piedra*. Coro: Museo Diocesano de Coro.

- Lugo, Juan Ramón (1995) : *A propósito de doscientos años de olvido*. Maracaibo: Ediciones Astro Data.
- Mazzolini, Renato G. (sous presse) : «Las Castas: Inter-Racial Crossing and Social Structures (1770-1835)». Dans: Müller-Wille, Staffan/Rheinberger, Hans-Jörg (dir.): *Heredity Produced. At the Crossroad of Biology, Politics, and Culture, 1500-1870*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Paula, A. F. (1974) : *1795: de slavenopstand op Curaçao. Een bronnenuitgave van de originele overheidsdocumenten*. Curaçao, Centraal Historisch Archief.
- Phaf-Rheinberger, Ineke (2001) : «Introduction». Dans: James, Arnold, A. (dir.): *A History of Literature in the Caribbean*, vol. 2 : *English- and Dutch-speaking Regions*. Subeditors Vera M. Kutzinski/Ineke Phaf-Rheinberger. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 471-477.
- Phaf, Ineke/Röhrig-Assunção, Matthias (1997) : «History is Bunk! Recovering the Meaning of Independence in Venezuela, Colombia, and Curaçao: A Cross-Cultural Image of Manuel Piar. Dans: James, Arnold, A. (dir.): *A History of Literature in the Caribbean*, vol. 3 : *Cross-Cultural Studies*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 161-174.
- Prefecto Apostolico di Curacao na Cristian di su mision. E teksto imprimé di mas bieu na papiamentu di 1833* (2002). Bloemendaal: Stichting Libri Antilliani.
- Price, Jacob M. (1991) : «Summation: the American Panorama of Atlantic Port Cities». Dans: Knight, Franklin W./Liss, Peggy K.: *Atlantic Port Cities. Economy, Culture, and Society in the Atlantic World, 1650-1850*. Knoxville: University of Tennessee Press, pp. 262-276.
- Quintero, Gilberto R. (1996) : «Origen, desarrollo y desenlace de la rebelión de José Leonardo Chirino». Dans: Rodríguez, Luis Cipriano, et al.: *José Leonardo Chirino y la insurrección de la serranía de Coro de 1795. Insurrección de libertad o rebelión de Independencia*. Mérida: Universidad de los Andes, pp. 117-143.
- Rodríguez, Luis Cipriano, et al. (1996) : *José Leonardo Chirino y la insurrección de la serranía de Coro de 1795. Insurrección de libertad o rebelión de Independencia*. Mérida: Universidad de los Andes.
- Salas, Yolanda/González Vilorio, Norma (1995) : *Piar, el héroe de múltiples rostros*. Puerto Ordaz: Senefelder.
- Witteveen, Ietke (1995) : «35 Jaar worstelen met een eigen identiteit. De geschiedenis van een Tula beeld». Dans: *Amigoe/Ñapa*, le 14 octobre, pp. 4-5.